Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 23 (1963)

Buchbesprechung: The Phenomenological Movement

Autor: Villard, Jean

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Etudes critiques – Rezensionsabhandlungen

The Phenomenological Movement[1]

Il est à peine besoin de souligner l'importance de la tâche que s'est assignée M. Spiegelberg. Il était urgent de fournir aux lecteurs anglais et américains une initiation à la phénoménologie, que trop souvent ils ignorent ou méprisent, la voyant à travers le prisme déformant de traductions maladroites ou de polémiques mal informées. L'ouvrage de M. Spiegelberg apporte une précieuse contribution au dialogue, si souhaitable, entre deux mondes philosophiques.

Cet ouvrage a un intérêt presque aussi grand pour le lecteur européen, qui jusqu'ici n'avait à sa disposition aucun ouvrage donnant une vue d'ensemble des recherches phénoménologiques; mais seulement des esquisses, certes excellentes parfois, comme celle de Pierre Thévenaz (in *Revue de théologie et de philosophie*, 1952). Or cette vue d'ensemble est indispensable, d'autant plus que l'image qu'on se fait de ce grand courant philosophique est presque toujours encombrée de légendes et d'illusions d'optique. Parmi celles-ci, relevons l'opinion (souvent impliquée dans des formules comme: «*la* phénoménologie affirme que...») que la phénoménologie est confinée dans l'œuvre de Husserl, œuvre dont les collaborateurs des *Jahrbücher* seraient les interprètes, ou tout au plus les continuateurs. Or un des buts de M. Spiegelberg est de montrer que la phénoménologie déborde largement le cadre de la pensée husserlienne (p. 73), et ceci dès ses débuts; il y a brillamment réussi.

Une autre illusion d'optique, répandue en France (par exemple chez Merleau-Ponty, Jeanson, Lyotard) fait voir en Hegel un précurseur de la phénoménologie du XXe siècle; cette illusion est due au fait que les Français se sont intéressés d'abord à Heidegger et au dernier Husserl, et ensuite seulement aux débuts de «l'école». Or c'est à la fin de leur carrière seulement que Husserl et Scheler se sont rapprochés de l'idéalisme allemand, alors qu'au début, sous l'influence de Brentano, ils y voyaient une «dégénérescence de la pensée humaine». (L'auteur aurait pu encore mentionner le prestige de Hegel auprès des heideggeriens allemands actuels.) A cela s'ajoute le malentendu répandu par Alexandre Kojève, qui, dans son *Introduction à la lecture de Hegel*, présente la *Phénoménologie de l'esprit* comme une description phénoménologique au sens husserlien du terme – étrange image de Husserl (et de Hegel...), dont M. Spiegelberg n'a pas de peine à démontrer la fausseté (p. 12–15 et p. 413–415).

---

[1] HERBERT SPIEGELBERG: *The Phenomenological Movement. A Historical Introduction.* 2 vol., XXXII + 735 pages. Martinus Nijhoff, The Hague 1960. *(Phaenomenologica 5–6.)*

Cela donne une idée des difficultés qu'affronte un historien de la phénoménologie, qui veut embrasser du regard «un paysage que probablement personne auparavant n'a contemplé dans toute son ampleur» (p. XXX), paysage dont les limites sont si floues que ni un critère purement objectif ni un critère purement subjectif ne peut les déterminer. Avec une part d'arbitraire qu'il reconnaît, mais aussi avec beaucoup de précautions, l'auteur, pour décider de l'appartenance d'un penseur au mouvement phénoménologique, a choisi un critère «mixte», qui est double:

1. «L'adoption explicite ou implicite des deux méthodes suivantes:

a) l'intuition directe comme source et ultime pierre de touche de toute connaissance...;

b) la vue intellectuelle *(insight)* des structures essentielles comme possibilité authentique et comme méthode nécessaire à la connaissance philosophique.» (p. 6.)

(Ici l'auteur paraphrase un fragment de la déclaration qui figure en tête du premier *Jahrbuch* de Husserl: «*...die originären Quellen der Anschauung und die aus ihr zu schöpfenden Wesenseinsichten.*»)

2. «L'adhésion consciente... au Mouvement phénoménologique.» (p. 6.)

L'ouvrage est divisé en cinq parties, dont les deux principales sont consacrées, l'une à la phase allemande du Mouvement, l'autre à sa phase française. Ces deux parties centrales sont précédées de l'étude rapide de deux précurseurs (Franz Brentano; Carl Stumpf, dont l'auteur est parmi les premiers à reconnaître l'importance historique), et suivies d'un survol des recherches phénoménologiques actuelles dans le monde entier. Une dernière partie résume les aspects essentiels de la méthode phénoménologique. Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie indiquant les sources principales, quelques études en français et en allemand et presque toutes les études en langue anglaise. Le livre est agrémenté d'illustrations et complété par des tableaux chronologiques et des index, dont l'un constitue en même temps un lexique élémentaire du langage phénoménologique.

Il n'était pas question de fournir des exposés complets de la doctrine de chaque phénoménologue, ceci d'autant moins que ces doctrines ne sont jamais phénoménologiques dans toutes leurs parties – même pas celle de Husserl. L'auteur a dégagé avec soin, chez chaque penseur examiné, la part de phénoménologie proprement dite – travail utile, non seulement pour le non-initié, qui a tendance à prendre certains ouvrages «retentissants» pour l'expression typique de la phénoménologie, alors qu'ils n'en ont que l'étiquette, mais aussi pour le spécialiste, car il lui permettra d'amorcer une réflexion critique. Ce tri parfois extrêmement délicat n'a pas fait oublier à l'auteur sa première tâche, qui est d'écrire une initiation. C'est pourquoi il s'est limité aux objectifs suivants, pour chacun des philosophes qu'il présente (p. XXX):

a) Décrire le cadre général de son œuvre phénoménologique.

b) Donner un aperçu du champ de ses recherches dans ce domaine.

c) Présenter un exemple au moins de ses meilleures investigations.

d) Formuler de brèves critiques, surtout pour disculper la phénoménologie de certaines doctrines qu'on a affublées de ce titre.

Pour atteindre ces objectifs, l'auteur disposait, d'une part, de son expérience personnelle (il a été pendant un semestre l'élève de Husserl à Fribourg, et sa thèse de doctorat, écrite sous la direction d'Alexander Pfänder, a paru dans le dernier volume du *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*) et, d'autre part, d'une documentation impressionnante, comprenant non seulement les publications, mais aussi des inédits et des correspondances (notamment ceux de Brentano, de Husserl et de Pfänder). Il a complété son information par des échanges de lettres et des contacts personnels.

L'auteur a eu le mérite de dégager de tous ces documents des lignes claires que le non-initié peut facilement suivre. La discussion des questions de détail est reléguée dans des notes, des digressions ou des chapitres spéciaux, que le lecteur peut sauter. – Nous n'allons pas critiquer cet ouvrage considérable point par point, mais nous nous permettrons quelques remarques.

1. L'auteur interprète Brentano dans le sens d'O. Kraus, sans montrer ses ambiguïtés ou ses contradictions. Il sera donc moins facile de comprendre pourquoi des philosophes qui se réclament de lui professent des opinions si divergentes; mais l'exposé y gagne en clarté, faisant voir toute la différence entre l'intentionalité selon Brentano et l'intentionalité scolastique; montrant aussi que le refus de Brentano de «multiplier les entités» fait surgir une espèce de *no man's land* (constitué par les «contenus» de pensée, les *Sachverhalte*, les relations, les universaux, les valeurs, etc.) entre les «phénomènes» physiques et les «phénomènes» psychiques, caractérisés par l'intentionalité. C'est ce *no man's land* qui deviendra le champ d'investigation de Husserl et de Meinong, après que Carl Stumpf aura attiré l'attention sur lui (p. 64). – A ce propos, il aurait été peut-être utile de mentionner que l'adjectif *phänomenologisch*, dans la première édition des *Logische Untersuchungen*, a le sens (husserlien) de *reell:* il désigne le contenu psychique immanent des actes, et s'oppose à *ideal*, à *logisch*, à *objectiv*. Cet usage, qui remonte à Brentano et dont il est resté des traces dans la deuxième édition, est probablement à l'origine de certains malentendus, et peut du moins gêner le lecteur de Husserl non averti. Il est en effet surprenant, comme l'auteur le note à la p. 209, de voir Moritz Geiger, en 1907, identifier la phénoménologie husserlienne à la *Gegenstandstheorie* de Meinong, en appelant «phénoménologie» l'étude des relations entre les objets, c'est-à-dire entre les corrélats intentionnels des actes – usage diamétralement opposé à celui de Husserl, en 1900. – D'autre part, l'identification que fait Moritz Geiger est symptomatique. Elle montre bien l'importance historique de Meinong, qui aurait mérité plus que la petite digression qui lui est consacrée par M. Spiegelberg (p. 98–101).

2. Le chapitre sur Husserl tend surtout à rendre sa pensée facilement intelligible, sans prétendre être complet. (L'auteur semble ignorer l'existence des cours de Husserl sur l'éthique et l'axiologie, pourtant nombreux, cf. p. 586.) Il présente d'abord les constantes de sa pensée, au nombre desquelles on remarquera «l'idéal d'une science rigoureuse»; en effet, contrairement à Merleau-Ponty et à A. de Waelhens, M. Spiegelberg interprète la phrase

sur «la philosophie comme science rigoureuse, un rêve maintenant terminé» (*Husserliana*, VI, 508) comme l'expression d'une amère ironie à propos de son époque, et non à propos de lui-même (p. 77, n. 2). – D'autre part, il nous aurait paru utile de relever une autre constante husserlienne, qui, selon E. Fink, est un véritable présupposé ontologique: dès les *Logische Untersuchungen* (I, 229; II, 90, etc.), Husserl identifie l'objet (donné adéquatement) et l'être en soi, refusant même de poser le problème des rapports entre l'être d'une chose et son être-objet. Des précisions à ce sujet auraient évité à M. Spiegelberg des expressions sujettes à caution, comme celle-ci: discutant la doctrine husserlienne de l'autodonation, il écrit que nous ne devons pas «oublier que, quelles que soient les contributions du sujet réceptif *(receiver)* dans l'assimilation du donné, il y a dans la matière *(material)* des facteurs qui guident cette assimilation dans des canaux que le sujet ne choisit pas. Ce sont ces éléments objectifs autres que nous-mêmes que la doctrine de l'autodonation veut mettre en relief.» (p. 131.) Ici l'auteur a déjà quitté le niveau husserlien, puisque pour le maître de Goettingue, il n'y a pas de donné précédant ontologiquement l'intuition; c'est l'intuition qui est «donatrice». Mais il s'agit ici d'un des points les plus difficiles de cette pensée, et peut-être l'auteur a-t-il cédé à un souci d'intelligibilité, tout en se rapprochant de son maître, Pfänder, qui voyait dans une résistance caractéristique la marque du «donné en personne». – Après ces «constantes», l'auteur décrit les étapes successives de la recherche de Husserl, qu'il compare à un mouvement en spirale, ce qui est conforme à la perspective des interprètes français. Il diffère toutefois d'eux sur un point: pour lui, le maître n'a pas abandonné son idéalisme à la fin de sa vie. C'est l'*ego* transcendental qui constitue d'autres *ego* en une communauté intersubjective, qui à son tour est le fondement d'un monde intersubjectif (p. 158). L'auteur n'a pas trouvé dans les écrits de Husserl la phrase que Merleau-Ponty lui attribue: «La subjectivité transcendentale est l'intersubjectivité.» Il suppose qu'il s'agit d'un malentendu (p. 517, n. 1).

3. Quant à Max Scheler, l'auteur omet sa doctrine de la personne, malgré sa place centrale, parce qu'à son avis elle manque d'un fondement phénoménologique-descriptif. Il ne mentionne pas non plus, et ceci nous paraît regrettable, le «principe suprême de la phénoménologie» selon Scheler, à savoir la corrélation essentielle acte-objet, ni son assertion, capitale, que les actes ne peuvent jamais devenir objets. D'autre part, l'image que l'auteur donne de la connaissance métaphysique chez Scheler est inexacte. Certes, il n'est pas toujours facile de comprendre les distinctions subtiles de Scheler au sujet des types du savoir. Mais l'auteur embrouille encore le problème en combinant un texte de *Die Wissensformen und die Gesellschaft* (cité p. 249) avec un texte de *Vom Ewigen im Menschen* (cité p. 250), alors qu'ils appartiennent à deux phases différentes de l'évolution philosophique de Scheler. Ceci se complique d'un contresens à propos de la citation (tronquée) faite p. 249: «Le besoin irrésistible... (de tous les êtres humains) d'entrer en relation de savoir *(Wissensverbindung)* avec une réalité que l'intuition découvre comme puissante *(übermächtig)* et sacrée...» Ce fragment, M. Spiegelberg l'applique à la métaphysique, alors que Scheler ajoute: «C'est la racine affective per-

manente de toute *quête de savoir religieux.*» (*Ges. Schriften*, Bd. 8, S. 65.) – Savoir religieux que Scheler, dans ce passage, *oppose* au savoir métaphysique. – Enfin, ce qui a pu donner à M. Spiegelberg l'impression que Scheler avait des ambitions et des prétentions démesurées, c'est qu'il oublie les passages, assez fréquents pourtant, où ce philosophe souligne le caractère irrévocablement hypothétique de la métaphysique, son impuissance à aller au delà des vraisemblances (cf. *Vom Ewigen...*, in *Ges. Schriften*, Bd. 5, S. 292, 300); c'est que d'autre part il prend l'absolu schélérien au sens épistémologique, alors que cet absolu a un sens ontologique avant tout.

4. La présentation des existentialistes français, malgré «l'incertitude» que confesse l'auteur (p. 445–446), compte parmi les meilleures pages de cet ouvrage. On trouvera ainsi une magistrale comparaison de Sartre et de Merleau-Ponty (p. 518–523). Sartre est dépeint comme étant en définitive plus proche de Husserl que de Heidegger, et même, à un certain égard, comme un continuateur de Descartes. – Ce que l'auteur reproche aux existentialistes (Heidegger y compris), c'est surtout la précipitation avec laquelle, partant d'une base descriptive trop étroite, ils se lancent dans des constructions métaphysiques, sans même envisager d'autres possibilités d'interpréter les phénomènes choisis. M. Spiegelberg admire davantage Paul Ricœur, et l'on se demande pourquoi il ne lui a pas réservé plus de place, au détriment de certaines ontologies à sensation dont il voit nettement les insuffisances.

La dernière partie de cette Histoire a le mérite de voir dans la phénoménologie quelque chose de vivant, surtout sous sa forme descriptive-éidétique; quant à la phénoménologie herméneutique, qui n'a pas encore établi sa pleine justification, elle a au moins le droit de tenter sa chance. En revanche, la phénoménologie transcendentale paraît sans avenir. Certes, l'interprétation de Husserl n'est pas terminée, mais pour l'auteur, il s'agit avant tout de *faire* de la phénoménologie, et non pas d'en parler. A cet effet, il expose, avec exemple à l'appui, ce qui lui paraît être la méthode phénoménologique; ses principaux traits sont: intuition, analyse, description de phénomènes particuliers, puis d'essences universelles et de relations essentielles, examen des modes d'apparition et de la manière dont le phénomène «se constitue» dans la conscience (la constitution est ici dépouillée de ses résonances idéalistes), suspension de la croyance en l'existence. Ces indications mériteraient d'être suivies; d'autant plus que l'auteur voit au cœur de l'attitude phénoménologique la générosité et le respect, qui, conduisant à une description humble et patiente, peuvent ouvrir toujours davantage le champ de l'expérience humaine.

Jean Villard